

ZOFIA SZMYDTOWA

1893—1977

Dans les voies de la grande littérature
et de la pensée humaniste

C'était une individualité singulière, une oeuvre scientifique unique.

L'individualité du professeur Zofia Szmydtowa n'a été que partiellement modelée par des facteurs extérieurs, des facteurs biographiques. Elle est due dans une bien grande mesure par le travail intérieur, un travail sur elle-même, semblable à celui qui fut le trait, jadis, de Thomas More. Et donc une individualité consciemment modelée, étayée sur une distance intellectuelle et sur une bienveillance difficile pour un monde qui, envers une Polonaise née en 1893, était souvent cruel. Ce façonnement se manifestait dans les hautes exigences qu'elle posait non pas tellement aux autres mais avant tout à elle-même. Le résultat de ces exigences fut de renoncer à la recherche de voies faciles dans sa carrière scientifique et professionnelle (c'est ainsi qu'elle a obtenu le professorat à 61 ans), de miser sur une érudition consciencieuse, sur de profondes réflexions et sur l'attaque des questions les plus difficiles, celles qui demandaient le plus grand effort et la plus grande contribution de travail. C'est pourquoi elle a publié si peu de livres dans sa jeunesse et dans la force de l'âge, la plupart de ses oeuvres ayant paru entre l'âge de 62 et de 79 ans. Un autre résultat de ses exigences semble être le fait qu'elle évitait tout verbalisme; le savant qu'elle était voyait le sens principal de son travail dans des réalisations scientifiques concrètes. L'attitude du professeur Zofia Szmydtowa était également caractérisée par un certain éloignement des controverses du jour. Cet éloignement résultait non pas tellement d'une absence d'intérêt pour l'époque contemporaine que d'une très grande culture historique. Les différends d'un jour, résultant le plus souvent d'un malentendu, et surtout les comportements de leur participants emportés, devaient choquer par leur caractère superficiel et leur stérilité, alors qu'ils éveillaient plutôt indulgence que mauvaise grâce ou mépris.

Le but de ses aspirations se dessine clairement: retrouver pour l'homme qui vit ici et maintenant l'harmonie entre ce qui est passager et ce qui est durable, entre ce qui est esthétique et ce qui est éthique, entre ce qui est humain et ce qui est inhumain, afin d'en arriver — comme elle l'a écrit dans son dernier livre — à «une transformation morale du monde et de l'homme»¹. C'est donc par excellence s'engager dans le contemporain, mais un contemporain non orienté sur les symptômes mais sur les fondements de la culture contemporaine, et calculé non pour son temps présent mais sur pour son avenir.

L'individualité du professeur Szmydtowa est curieusement éclairée par un fait qui semble paradoxal. Depuis 1914 Zofia Szmydtowa enseignait dans une école. Plus tard, durant de longues années, elle a professé à l'Université de Varsovie. Elle se

¹ Z. Szmydtowa, *O Erasme i Reju (D'Erasmus et de Rej)*, Warszawa 1972, p. 152.

sentait — comme Erasme de Rotterdam et Thomas More, sur lesquels elle a écrit — un enseignant, un éducateur. C'était un pédagogue doué, très dévoué à ses travaux qu'elle considérait comme une mission, un pédagogue entouré de respect, aimé et apprécié. Mais contrairement aux habitudes universitaires consacrées, elle n'a pas essayé de réunir autour d'elle des «disciples», elle ne s'est pas efforcée de créer sa propre «école», elle ne voulait pas jouer le rôle de «maître». Est-ce un fait du hasard? Certainement pas — c'était une décision consciente et pensée jusqu'au bout, bien que sans aucun doute difficile, difficile aussi aujourd'hui à déchiffrer définitivement. Il est possible que derrière cette décision se cachait une sollicitude qu'elle avait décelée chez Erasme, «non pour des connaisseurs [...] non pour des humanistes cultivés, mais pour une action éducative sur les couches les plus larges d'hommes, pour leur donner une image d'un homme noble et sage dans une atmosphère d'amour»². Et peut-être à l'instar du grand penseur de Rotterdam était-elle à ce point mécontente d'elle-même, méfiante envers elle-même et pleine d'amertume, qu'elle ne voulait ni ne pouvait «se donner à personne en exemple»?³

Ce qui l'intéressait témoigne également de l'homme qu'elle était. Durant de longues années, surtout dans les années vingt et trente, son intérêt s'était concentré sur Cyprian Kamil Norwid (1821—1883), poète qui, encore de nos jours, passe pour être exceptionnellement difficile et incompréhensible, et dont on commençait seulement alors à connaître son oeuvre oubliée. Norwid devait placer dans le cercle de ce qui intéressait Zofia Szmydtowa les noms de Platon, Dante, Mickiewicz. Il avait orienté ses recherches non seulement vers les plus grands phénomènes romantiques mais encore plus vers une problématique de recherches définie. Il l'a incitée à s'occuper plus profondément des problèmes de l'ironie, de la parodie, de l'humour, de la satire, du comique — de tout ce qu'aujourd'hui nous appelons le domaine du rire. Vraiment, c'était là un type de centres d'intérêt qui sortait du quotidien, un type qui n'était pas banal, surtout à l'époque. Mais le plus important est que les centres d'intérêt de ce genre ont mené ce chercheur à élaborer un idéal de littérature d'une extrême valeur, idéal qu'elle retrouvera dans l'oeuvre avant tout d'Erasme de Rotterdam, de Cervantès, de Rousseau, et, chez les auteurs polonais — outre ceux qui viennent d'être mentionnés — principalement chez Mikołaj Rej (1505—1569), chez Jan Kochanowski (1530—1584), chez Juliusz Słowacki (1809—1849). Cet idéal signifie une préférence dans la littérature accordée tout d'abord aux valeurs non pas tant esthétiques qu'intellectuelles, aux valeurs problèmes, ensuite aux contenus éducateurs et culturels ou plus généralement humanistes définis, proposés par cette littérature, et enfin aux moyens très raffinés d'influence dont se sert cette littérature. Pour Szmydtowa il s'agissait tout le temps d'une littérature qui incarnait le plus parfaitement cet idéal — d'une littérature du plus haut vol, de phénomènes à l'échelle au moins européenne. Et avant tout sans doute d'une littérature qui possédait des contenus dont l'homme avait toujours eu besoin et qui peuvent servir à l'homme d'aujourd'hui ainsi que d'un dynamisme qui agit aujourd'hui et inquiétera dans l'avenir. Une telle littérature appartient non aux archives de l'histoire mais à la vie.

C'est justement de cette façon que Zofia Szmydtowa concevait le plus souvent la littérature — comme une action exercée, une influence. La littérature est aussi un événement. Elle se déroule sur les voies qui traversent en long et en large toute l'Europe tant dans l'espace que dans le temps. C'est sur ces voies que se rencontrent les hommes, les oeuvres, les idées et c'est alors que fleurissent aux carrefours les oeuvres les plus précieuses, celles qui sont le produit d'esprits «souples et charmants» ayant beaucoup à se dire réciproquement, à dire aux autres hommes et aux différentes époques. Quelque part par là Erasme rencontre Cervantès, et Cervantès Rous-

² *Ibid.*, p. 180.

³ *Ibid.*, p. 143.

seau sur le chemin duquel apparaît inopinément Adam Mickiewicz afin de s'entretenir longuement avec lui. Ou bien quand l'auteur de l'«*Eloge de la folie avec sa foi en la puissance de la parole de réprimande, ouvre dans un masque de bouffon la grande discussion du siècle*»⁴ y ont siégé en commun avec lui non seulement More ou Jan Łaska, mais également d'autres amis sincèrement dévoués tels que Piotr Tomicki, Krzysztof Szydłowiecki, et parmi eux, même le roi de Pologne. Un peu plus tard, la grande famille internationale des érasmiens a vu y accéder le père de la poésie polonaise, Mikołaj Rej de Nagłowice qui, bien qu'il n'eût pas été aussi instruit qu'eux autres, n'était pas du tout — de même que Cervantès — un rustre. Zofia Szmydtowa a démontré que Rej ne faisait que «se styliser en rustre, cultivant un silénisme particulier»⁵, afin de mieux parler à la nation. Et dans bien des cas, il dépassait le grand humaniste de Rotterdam: «Par la netteté des personnages humains et animaux modelés d'après nature comme par le concret de son décor, Rej dominait Erasme, il le dominait aussi par ses dons pour forger des mots. Un souverain indépendant dans la sphère des images imprégnées de la verve du comique»⁶.

Sur les chemins européens on peut souvent rencontrer les grands bâtisseurs de ces voies: Platon, Aristote, Horace, Ovide, Lucien, Dante — comme s'ils se déplaçaient par pas de sept lieues. On y voit aussi apparaître, mais plus rarement, Cicéron, Arioste, Luther, Le Tasse, Lope de Vega et d'autres. Eux tous créent en commun une communauté de la littérature européenne, dans laquelle les érasmiens occupent une place tout particulièrement privilégiée tant en raison de la valeur des idéaux humanistes qu'ils prêchaient, du caractère ouvert et de l'utilité de ces idéaux qu'en raison de leur manière d'écrire. Cette manière empreinte de «silénisme», se servant de l'ironie socratique, débordant d'humour aux tonations et aux nuances diversifiées, est capable — tout en traitant les questions les plus sérieuses — d'amuser le lecteur, d'animer son esprit, de stimuler son imagination et de soutenir sa foi en l'homme. Elle prépare le lecteur à la rencontre avec la Vérité et avec «un autre» homme.

On pouvait lire une telle vision de la littérature dans les oeuvres de Zofia Szmydtowa. S'il en est réellement ainsi, c'est-à-dire si notre lecture est juste, examinée de ce point de vue, l'oeuvre scientifique de Zofia Szmydtowa — en apparence éparpillée dans bien des directions — se dispose en un tout soigneusement réfléchi et exceptionnellement cohérent. Elle constitue dans son essence une saga de la famille d'Erasme dans la culture européenne.

Et le chercheur? Qui doit-il être et comment doit-il se comporter pour être à la hauteur de cette vision de la littérature? Cela non plus, Zofia Szmydtowa ne le formule pas directement. De ce qui l'intéressait, il résulte que le chercheur doit être comparatiste, un comparatiste chez lequel la voix est plutôt accordée à l'historien qu'au théoricien de la littérature, et plutôt à celui qui étudie la pensée qu'à celui qui étudie l'aspect philologique du texte. Mais c'est toutefois là un rapprochement trop grand et par conséquent simplifié. On peut voir émerger des remarques insérées dans des considérations et des analyses concrètes un tableau plus précis et un programme plus détaillé. Voici le commencement de l'article *Wacław Borowy jako teoretyk literatury* (*Wacław Borowy en tant que théoricien de la littérature*) qui semble avoir de ce point de vue une importance-clé: «Borowy ne trouvait aucun goût aux spéculations esthétiques détachées, il n'entrait pas dans des recherches ayant trait à l'essence de l'oeuvre littéraire ou au rapport du fond et de la forme. Les questions théoriques l'intéressaient vivement mais toujours en liaison la plus étroite avec des oeuvres concrètes. Dès son excellent début scientifique [...] il a fait non seulement une étude d'histoire littéraire mais aussi une étude morphologique, démontrant qu'il possédait

⁴ *Ibid.*, p. 39.

⁵ *Ibid.*, p. 282.

⁶ *Ibid.*, p. 279 — 280.

la théorie de la littérature contemporaine de son époque dans le domaine du roman. De son premier travail à ses dernières, Borowy écrivait à propos de la poésie comme s'il choisissait à chaque fois un nouvel accompagnement à une nouvelle mélodie [...] Borowy soulignait les traits des oeuvres ou des phénomènes littéraires à l'aide de citations verbales soigneusement assorties, et peut-être plus encore à l'aide de la composition elle-même de ses études, les plus éloignées des dispositions schématiques. Sa large base éruditive se faisait connaître d'une manière plus que discrète. Car le chercheur analysait les oeuvres littéraires avec les instruments de la science, mais au lieu d'utiliser les formules de manuels, partout où il le pouvait, il introduisait d'ingénieuses expressions correspondantes qui animaient une élocution strictement construite. Dans toutes ses études [...] il réalisait en même temps des buts de recherches et des fins littéraires. Il faisait la grimace quand on lui proposait d'écrire une histoire du roman [...] Car il était attiré par la diversité des thèmes. Et leur choix dépendait dans une grande mesure de la vie littéraire contemporaine⁷.

Il serait difficile de trouver une autocaractéristique aussi approfondie et aussi complète. Il en résulte notamment que notre savant prend ses distances aussi bien face à l'histoire «traditionnelle» de la littérature que face aux courants théoriques littéraires de son époque dans le genre du formalisme, du structuralisme, de la phénoménologie ou de la psychanalyse. Par contre elle appartient — semble-t-il — à ce tronç génealogique dont proviennent par exemple Erich Auerbach, Michail Bakhtine et Johan Huizinga. On pourrait consacrer des études distinctes aux similitudes et aux différences par rapport à chacun d'eux de Zofia Szmydtowa.

Mais il n'est pas facile de définir le principe qui organise les oeuvres de Zofia Szmydtowa. Elles sont sans aucun doute bien soigneusement réfléchies en ce qui concerne leur fond et d'une construction raffinée. La précision et la finesse consistent principalement en un juste choix des arguments et en la logique du raisonnement qui est presque uniquement fondé sur le principe du syllogisme, mais qui n'a rien en lui de son caractère importun. Il en est ainsi par exemple dans la petite étude miniature de 1946 *Czynniki rozwojowe i strukturalne „Pana Tadeusza”* (*Les Facteurs évolutifs et structuraux de „Messire Thaddée”*), ou littéralement en huit pages on voit présenter toute la démonstration que *Messire Thaddée* d'Adam Mickiewicz est un «nouveau genre littéraire — une épopée humoristique»⁸. La précision logique et la concision ainsi que la clarté caractérisent également la composition des grandes études, dont un exemple peut être fourni ne serait-ce que par Rousseau — Mickiewicz. Mais au fond, la manière de penser et d'écrire de Zofia Szmydtowa semble se gouverner par d'autres lois. Avant tout son raisonnement exploite au maximum l'observation du détail, si bien que le concret recouvre et semble remplacer la conclusion abstraite. Ensuite — la structure logique des travaux de Szmydtowa éclate par suite de liens et d'associations multiples qui semblent n'avoir ni commencement ni fin.

Le professeur Szmydtowa se rendait compte de ces deux caractéristiques, exploitant consciemment la première, et surmontant la seconde. Dans le portrait de son maître, Ignacy Chrzanowski, elle écrivait au sujet de l'impossibilité où elle se trouvait elle-même pour déterminer les limites dans les travaux scientifiques: «je ne pouvais alors accepter la convention de ce que nous appelons commencement et fin»⁹.

L'exploitation du détail comme la construction de chaînes d'associations, surtout quand ils agissent ensemble, constituent le fil de digression qui est le principe fondamental dans l'oeuvre de Zofia Szmydtowa. Mais la digression n'a là rien de commun ni avec le ballast des matériaux philosophiques, ni avec un étalage de son érudition,

⁷ Z. Szmydtowa, *Studia i portrety (Etudes et portraits)*, Warszawa 1969, p. 421 — 422.

⁸ *Ibid.*, p. 194.

⁹ *Ibid.*, p. 397.

comme cela a d'ordinaire lieu dans les travaux dits académiques. Elle est également éloignée de la fonction «essayiste» qu'elle remplissait sous la plume d'un Oscar Wilde par exemple et qu'elle remplit encore de nos jours dans les brillantes phrases de certains critiques français. Szmydtowa allait dans une autre direction. La «digressivité» de son cru se rapprochait plutôt de l'ancienne *gawęda* (un genre de causerie) — genre spécifiquement polonais, abondamment utilisé par nos romantiques et auquel le professeur Szmydtowa a consacré une étude à part: *Poetyka gawędy (La Poétique de la causerie)*.

Les traits qui décident de la similitude avec la *gawęda*, ce sont des traits tels que «une construction libre, une liberté de passage d'une information à une autre, toujours concrète, une langue [...] chère à celui qui parle», des traits qui sont toutefois «une création d'une technique littéraire raffinée»¹⁰. Et aussi — un certain cachet caractéristique de la culture polonaise. Ces traits donnent à l'oeuvre de Zofia Szmydtowa un caractère tout à fait original, introuvable ailleurs, qui la distinguent aussi bien à l'échelle polonaise que européenne.

Zofia Szmydtowa n'a pas laissé beaucoup d'oeuvres. Son oeuvre scientifique, sans compter les critiques, les travaux d'éditions et de vulgarisation scientifique, est renfermé dans sa quasi-totalité dans quelques tomes: *O misteriach Cypriana Norwida (Des mystères de Cyprian Norwid, 1932)*, *Mickiewicz jako tłumacz z literatur zachodnioeuropejskich (Mickiewicz en tant que traducteur des littératures d'Europe occidentale, 1955)*, *Cervantes (I-ère éd. 1955, III^e éd. élargie 1975)*, *Rousseau — Mickiewicz i inne studia (Rousseau — Mickiewicz et autres études, 1961)*, *Poeci i poetyka (Les Poètes et la poétique, 1964)*, *Studia i portrety, O Erazmie i Reju*. Mais ce sont là des oeuvres extrêmement riches. Bien que leur richesse attende encore d'être découverte, elles devraient dès aujourd'hui intéresser les humanistes européens.

Eugeniusz Czaplejewicz, Warszawa
Traduit par Michał Michalak

¹⁰ *Ibid.*, p. 349 et 358.